

LE GRAND VAINCU

(Suite de la 1ère Page)

tranglée, en posant sa main sur le bras du Chasseur de bisons... j'ai eu confiance en vous, j'es-

—Je vous crois, David, je vous crois, dit l'intendant avec un soupir de résignation..... Mais il est inutile de rester ici plus longtemps...allons rejoindre la voiture.

Deux heures après, la berline rentra dans la ville de Québec silencieuse et endormie et venait déposer l'intendant Varin à la porte de son hôtel.

IV

LE RETOUR

Le lendemain matin, au point du jour, David Kernalez se rendit chez le grand-prévôt et, grâce à l'attestation que Varin lui avait donnée, il obtint la liberté immédiate de son malheureux frère.

Mais comme il craignait un peu les suites de cette aventure —et on verra que l'événement ne justifia que trop ses appréhensions,—le Chasseur de bisons fit partir immédiatement son frère pour Montréal, afin de le soustraire à la vengeance que l'intendant pourrait exercer contre lui, au moment où il découvrirait la supercherie dont il avait été victime.

Dès que Pierre Kernalez fut mis en liberté, David courut tout joyeux à la ferme du père Dervieux.

Il lui montra l'attestation signée par l'intendant Varin, et lui apprit la délivrance de son frère, mais sans lui dire, bien entendu, par quel stratagème il avait obtenu cet heureux résultat.

—Le vieux paysan lui serra vigoureusement les mains, puis, cédant à l'émotion, il l'embrassa cordialement en le nommant son fils.

Quant à Marthe, nous renoncions à décrire les transports de sa joie tendre et naïve.

Elle joignit les mains pour remercier Dieu, puis, inclinant sa tête un peu pâle sur la robuste épaule de son fiancé, elle murmura avec un doux sourire :

—Oh ! David, comme j'avais raison d'avoir confiance en vous !

Il fut convenu que le mariage des deux jeunes gens aurait lieu la semaine suivante. Le Chasseur de bisons resta quel que temps à la ferme, assis sur le banc de pierre à côté de Marthe. Ils se parlaient à voix basse, la main dans la main, et faisaient joyeusement de beaux projets d'avenir...

En quittant la ferme du père Dervieux, le Chasseur de bisons se dirigea de nouveau vers Québec. Il se rendit chez M. de Montcalm, auquel il avait hâte d'annoncer les événements, si intéressants pour lui, qui s'étaient passés depuis la veille.

Il attendit quelques instants, car le général avait en ce moment une conférence avec M. de Vaudreuil, gouverneur de la colonie, et avec les principaux officiers de l'armée.

Enfin on l'introduisit dans une petite pièce assez sombre et il aperçut M. de Montcalm, debout derrière une table et le front penché sur des cartes tracées à la main, qu'il étudiait attentivement.

Il releva la tête lorsque David fut près de lui ; le Chasseur de bisons remarqua alors avec une douloureuse surprise que les traits du général paraissaient pâles et altérés.

—Bonjour, David, dit le marquis de Montcalm en tendant cordialement la main au jeune chasseur. Eh ! vive Dieu ! tu parais plus gai et plus dispos qu'il y a trois jours !...Je parie

que tu vas te marier ?

—En effet, monsieur le marquis, dit David en souriant ; mon mariage aura lieu dans quelques jours, je l'espère.

—A merveille. Et ton frère ?

—Il est en liberté.

—Bon !.....ainsi tu as eu raison de Varin ?

Le Chasseur de bisons se mit à rire doucement, tourmenta quelque temps son bonnet de loutre, puis, relevant son clair regard sur le général :

—Monsieur le marquis, lui dit-il, vous m'avez engagé à faire tomber l'intendant dans un piège et à obtenir de lui par ruse ce que je ne pouvais avoir autrement.....Je crois que le piège que je lui ai tendu était assez bon.

Et il raconta aussitôt au général la fable qu'il avait inventée touchant son grand-père le trappeur ; il lui dit comment il avait caché dans la grotte, au fond d'un coffre contenant de vieux habits, une bourse d'anciennes monnaies qu'un juif de Québec lui avait changées contre ses mille écus, comment la pince sciee d'avance s'était brisée au moment décisif, comment enfin Varin s'était engagé non seulement à rendre la liberté à son frère, mais encore à restituer à la caisse de l'intendance les dix-huit mille livres qu'il y avait soustraites.

Ce récit amusa beaucoup le général et le dernier trait surtout lui parut délicieux. Puis, redevenant sérieux tout d'un coup :

—Tout cela est fort bien, David, dit-il, mais tu sais que l'intendant Varin est puissant, et lorsqu'il découvrira que tu t'es joué de lui, il se vengera peut-être cruellement.

David haussa les épaules avec insouciance.

—L'essentiel, dit-il, c'est que mon pauvre frère est libre et que j'épouserai Marthe..... Ah ! monsieur le marquis, poursuivit-il avec un peu d'embarras, si j'osais vous rappeler certaine promesse que vous avez daigné me faire, il y a quelque temps...

—Je m'en souviens fort bien ! s'écria M. de Montcalm avec gaieté. Je t'ai promis d'être ton témoin, mon brave David, et je serais fâché de ne pas tenir ma parole !

—Ah ! monsieur le marquis, murmura le Chasseur de bisons, un tel honneur...

—David, dit Montcalm d'un ton grave, je n'ai pas

père que je n'aurai pas à m'en repentir.....Vous me promettez, n'est-ce pas, que demain soir nous reviendrons ici ?

—Monsieur Varin, s'écria le chasseur en levant la main au ciel, vous savez que je suis un homme loyal et que je n'ai jamais menti. Je vous jure devant Dieu que demain soir, à la même heure, je vous ramènerai à cette grotte.

Oublié ce que tu as fait pour l'armée et pour moi, et je serai très-heureux de te donner ce témoignage de mon affection, puis-que, ajouta-t-il en souriant, ma pauvreté et ta délicatesse m'empêchent de te récompenser d'une autre façon.....Je regrette seulement, continua le marquis, que notre bon père André ne soit pas ici pour bénir ton mariage.....Qu'est-il devenu, le pauvre homme ?.....Il a disparu tout à coup du camp il y a six semaines ; j'ai peur qu'il ne lui soit arrivé malheur...

Au moment où le marquis de Montcalm achevait ces mots, la porte s'ouvrit brusquement et une belle voix sonore s'écria :

—Salut à vous, ô noble fils de Mars !...

—Le père André ! s'écrièrent à la fois M. de Montcalm et le Chasseur de bisons.

—Lui-même, dit le mission-

naire en avançant les mains tendues vers le général, qu'il pressa contre sa robuste poitrine...Bonjour, David ! ajouta-t-il en se penchant vigoureusement la main du Chasseur de bisons... Vous m'avez cru mort, n'est-ce pas ?

—Mon Dieu ! père André, je parlais justement de vous à David et je lui faisais part de mes inquiétudes à votre endroit.

—Ah ! nous avons eu des aventures extraordinaires !.....

—Comment ! "nous" ? Avec qui étiez-vous donc ?

—Avec M. d'Arromonde...un brave jeune homme, mon cher général, qui justifie bien le renom d'entraîné et de courage de vos Gascons !.....

—Ah ! père André, je suis heureux que vous me rappeliez ces jeunes gens.....j'ai eu tant à faire depuis mon arrivée ici que je n'ai guère eu le loisir de penser à eux.....Vous les avez vus aux prises avec les Anglais ?.....

—Oui mon général.

—M. de Saint-Preux était dans une fâcheuse position quand David est venu me demander pour lui un secours... Malheureusement, je n'ai pu le lui envoyer.

—Il s'est tiré d'affaire néanmoins, et glorieusement, je vous en repaids...grâce à M. d'Arromonde.

—Bon ! alors ils ne sont plus brouillés ?

—Ils se sont embrassés sur le champ de bataille, après une affaire où ils s'étaient conduits en héros.

Le marquis de Montcalm sourit :

—Tenez, père André, dit-il, j'ai une heure à dépenser avant le conseil ; racontez moi donc vos aventures.

—Bien volontiers, mon cher général.

Et le missionnaire commença aussitôt le récit de ce qui lui était arrivé depuis le jour où, entraîné par son humeur aventureuse, il avait suivi le petit détachement conduit par Jean d'Arromonde. La rencontre des Delaware, le danger qu'il avait courus lorsque fait prisonnier par les sauvages, il avait été attaché au poteau de torture avec Jean d'Arromonde et Ouinnipeg, leur délivrance inespérée, l'attaque des Anglais qui assiégeaient le fort Saint-Anne, leur défaite et leur complet massacre, il raconta tout avec sa verve et son entrain habituels.

M. de Montcalm l'écouta attentivement, et lorsqu'il eut fini :

—Je vous félicite, père André, dit-il, d'être revenu sain et sauf après avoir couru de tels dangers.

Puis, après une pause :

—Décidément, ces deux jeunes gens sont braves et hardis. Je remercie Dieu qui leur a permis de sortir heureusement de cette première épreuve. Ils pourront encore me rendre de bons services. Sont-ils revenus avec vous ?

—Oui, mon général...Et tenez, ajouta-t-il, en prêtant l'oreille, je crois précisément reconnaître certaine voix qui parle haut dans votre antichambre.

—David, dit M. de Montcalm en souriant, veuillez ouvrir cette porte.

La porte étant grande ouverte, on put apercevoir, dans le corridor un peu sombre, qui précédait la pièce où se tenait le général, un jeune homme au teint animé, à l'œil ardent, qui gesticulait avec force et semblait vouloir passer sur le corps de l'officier de service.

—Allons ! allons ! monsieur d'Arromonde, dit Montcalm qui s'avança en souriant, nous ne sommes pas à Versailles et je ne suis pas Sa Majesté...Entrez donc et soyez le bienvenu !

Mme. Marie St. Laurent

PENDANT SEPT ANS SOUS LES SOINS DE QUATRE MÉDECINS—MAIS SAUVÉE DE LA MORT PAR LES PILULES ROUGES DU DR. CODERRE.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre sont la suprême espérance de toutes les femmes malades et l'amie des jeunes filles.— Elles conviennent à tous les âges et à toutes les bourses.



MADAME MARIE ST. LAURENT.

Dans tout le monde, et dans toute l'histoire du monde, aucun médecin et aucun remède n'ont pu guérir et sauver la vie à un si grand nombre de femmes que les Pilules Rouges du Dr. Coderre. Elles sont pour les femmes seulement et elles agissent directement sur les organes spécialement féminins des femmes, qui, quand elles sont en santé les rendent si attrayantes, mais quand elles sont malades, font qu'elles sont un objet de pitié. Ne voulez-vous pas encore être bien comme quand vous étiez petites filles ? Les Pilules Rouges du Dr. Coderre vous rendront ainsi. Telle est l'opinion de Madame St. Laurent, qui est une dame intelligente et tout à fait digne de foi. Voici ce qu'elle dit : "La misère et le travail ont été la cause que j'ai contracté une grave maladie qui m'a fait souffrir pendant sept ans. Le beau mal me rendait martyre. Je souffrais de maux de tête, douleurs dans l'estomac, le dos, les côtés, pas d'appétit. J'étais si faible que j'avais de la misère à marcher seule, j'avais l'air d'une morte tant j'étais pâle ; quatre médecins me soignèrent, mais sans succès, j'étais tout à fait découragée, quand des amies charitables qui connaissaient les Pilules Rouges du Dr. Coderre me conseillèrent d'en prendre. Bientôt ce remède, car je ne me sens plus du beau mal, je fais mon ouvrage comme si je n'avais jamais été malade et je suis bien, forte et alerte comme à l'âge de 15 ans. Je suis heureuse de vous envoyer mon témoignage, car je dois la vie aux Pilules Rouges du Dr. Coderre." Mme. Marie St. Laurent, Lac Edouard, Co. Portneuf.

Que pouvons-nous ajouter de plus après un témoignage aussi éloquent ? N'est-il pas clair, n'est-il pas évident que les Pilules Rouges du Dr. Coderre guérissent ? N'est-il pas assez prouvé qu'aucune maladie particulière aux femmes ne peut résister contre leur usage ?

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre donnent toujours en même temps que la guérison, l'énergie et le courage pour entreprendre les luttes et les tracas inévitables dans la vie. Elles sont toutes puissantes pour guérir le beau mal, la leucorrhée, les irrégularités, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, côtés, dou-

leurs dans le bas-ventre, les étourdissements, nervosité, les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, froidure des pieds et des mains, elles sont d'un grand secours, prises avant et après la naissance d'un enfant ; les mères devraient toujours en donner à leurs jeunes filles, elles les rendront régulières et aideront à leur formation.

Souffrez-vous depuis longtemps ? Alors il est bien douteux qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges du Dr. Coderre puissent vous guérir. Soyez consciencieuses et prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps écrivez à nos médecins spécialistes. Vous pouvez les consulter pour rien. Ecrivez-leur une description bien complète de votre maladie. Vous n'avez rien à craindre, ne leur cachez rien, car toutes lettres adressées au "Département Medical, Boîte 2306, Montreal." sont ouvertes, répondues et tenues confidentielles par eux. Si des dames le préfèrent, elles peuvent consulter personnellement et gratuitement nos médecins spécialistes en se présentant à notre dispensaire pour les femmes, au No. 274 Rue St. Denis, tous les jours (excepté le Dimanche), de 10 1/2 heures a.m. à 5 p.m. N'oubliez pas, consultations gratuites.

Refusez comme imitation toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte, même lorsqu'on vous dit qu'elles sont aussi bonnes ou qu'elles sont les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre. Nous tenons à vous avertir que ces pilules rouges vendues ainsi à bon marché sont des imitations qui souvent contiennent des drogues dangereuses. Refusez toute imitation. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre chez votre marchand, envoyez nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Donnez-nous votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE Boîte 2306, Montreal.

L'officier de service s'effaça et Jean d'Arromonde, mettant précipitamment à la main son chapeau qu'il gardait campé cavalièrement sur le coin de l'oreille, vint saluer respectueusement le général en chef.

Saint-Preux, qui marchait derrière son irascible copagnon, semblait avoir peine à tenir son sérieux. Il fallut la présence de M. de Montcalm pour réprimer l'accès de gaieté que venait de lui causer le nouvel emportement de Jean d'Arromonde.

—Messieurs, dit le général avec cet air de dignité gracieuse et bienveillante qu'il savait si bien prendre, je vous remercie, au nom du roi, de ce que vous avez fait pour défendre le fort Saint-Anne.....Vous vous êtes bravement comportés et je saurai signaler votre conduite à Sa Majesté.....Mais votre zèle et votre courage me mettent dans un singulier embarras..... Je ne sais, en vérité, lequel de vous deux a mérité d'être proclamé vainqueur dans cette première épreuve.

—Mon général, s'écria Saint-Preux avec élan, il n'y a plus de rivalité entre nous !.....Nous vous remercions de nous avoir fait comprendre que devant les ennemis du roi on doit s'unir et s'aimer.....

Et il tendit la main à Jean d'Arromonde, qui répondit à son étreinte en, s'écriant gaiement :

—Palsambleu ! mon général, un d'Arromonde n'a jamais donné la main à son ennemi avant le combat, mais après, c'est différent !.....Et je puis dire, sans flatterie, que nous nous sommes bien battus !

Tandis que David Kernalez s'avancait vers Saint-Preux et le félicitait d'être si heureusement sorti du mauvais pas où il l'avait laissé :

—Père André, dit M. de Montcalm au missionnaire, je vous annonce une bonne nou-

velle....Notre brave Chasseur de bisons épouse dans quelques jours une belle et honnête fille de Sillery.

—En vérité ? dit le père André dont le visage rayonna..... Ah ! mon cher David, puissiez-vous avoir des enfants qui vous ressemblent !..... Je veux bénir votre mariage.

—Et moi, je veux être son témoin.....si les Anglais me le permettent, acheva le marquis de Montcalm avec un soupir.

—Au ! père André, ah ! mon général ! s'écria David tout tremblant de joie, je suis le plus heureux des hommes !

En ce moment, un soldat tout poudreux, couvert de sueur, entra rapidement chez le général et lui remit une dépêche.

M. de Montcalm y jeta les yeux ; son visage devint sérieux.

—Voici le moment décisif, dit-il enfin. Les Anglais sont à trois lieues de Québec avec une flotte puissante portant une nombreuse armée commandée par le général Wolf.....Père André, père, priez bien pour nous ! Dans quelques jours, le sort de la colonie sera décidé.

—Ah ! général, vous serez vainqueur, comme à William-Henry, comme à Carillon !.....

—Dieu le veuille.....Je crois, en vérité, que mes mesures sont bien prises...Voici trois jours que je passe sans sommeil, sans repos, sans nourriture..... Mais, à moins d'une trahison, je ré ponds que les Anglais ne pourront s'emparer de la ville. J'ai rendu Québec imprenable.

M. de Montcalm fit appeler immédiatement les principaux officiers de l'armée pour leur communiquer l'importante nouvelle qu'il venait de recevoir.

Au moment où Jean d'Arromonde et Saint-Preux se retiraient, le marquis de Montcalm leur dit :

—Au revoir, messieurs ! veuillez vous tenir à ma disposition.

J'espère que vous aurez bientôt de mes nouvelles.

[à continuer]



SPECTACLES

BY MAIL

If you live some distance from a town and find it difficult to procure spectacles, we can send you a pair by mail that may be of use and when in the city you can have lenses changed or any necessary alterations made.

Prices—75c, \$1.00, \$1.50, \$2.00 or in Gold filled \$3.00 to \$10.00.

If the pair we send you are not satisfactory money refunded, less mail charges.

E. W. TAYLOR

VICTORIA JEWELRY STORE CHARLOTTETOWN

NOTICE

M. Gilbert DesRoches, my attorney, has been to Tignish last week for the purpose of settling up all accounts due me. This notice is therefore final. If by the 15th march there are any persons indebted to me who have not settled their accounts, they will be dealt with as the law requires.

J. B. Poirier. March 2nd 1899.